



## *Du même auteur*

*Pour Luky*, Notabilia, 2020

*Sangliers*, Albin Michel, 2017

*Madame Diogène*, Albin Michel, 2014

## *Sur l'auteur*

Aurélien Delsaux est né en 1981.

Son premier roman, *Madame Diogène*, remarqué par la critique, a été finaliste de plusieurs prix. Son deuxième roman, *Sangliers*, a reçu le prix Révélation de la Société des gens de lettres. *Pour Luky*, paru chez Notabilia en 2020, a été finaliste du prix Eugène-Dabit du roman populiste.

REQUIEM  
POUR  
LA CLASSE MOYENNE



Aurélien Delsaux

REQUIEM  
POUR  
LA CLASSE MOYENNE

**NOTAB/LIA**

Aurélien Delsaux est représenté par Le Monte-charge culturel  
[www.montechargeculturel.com](http://www.montechargeculturel.com)

© Les éditions Noir sur Blanc, 2023  
© Visuel : Paprika  
ISBN : 978-2-88250-805-8

À la famille.



*Vas-tu à l'hameçon pêcher le grand dragon ?  
Vas-tu l'attraper par la langue avec ta ligne ?*

Job, 40, 25



I AM THE RESURRECTION  
AND THE LIFE



Les vacances étaient terminées, jusque-là tout s'était bien passé. Je me souviens des chiffres d'alors, je voudrais les saluer : il allait bientôt être dix-huit heures, Blanche, ma femme chérie, somnolait à mon côté, nos deux enfants dormaient à l'arrière, je roulais sur la flambant neuve A89, j'avais quarante-cinq ans, j'avais enregistré sur le régulateur la vitesse maximale autorisée, le tableau de bord annonçait quarante et un degrés à l'extérieur.

Ce que les chiffres mesuraient, le temps et la vitesse, la température ou le prix, j'étais depuis longtemps persuadé de ne pas savoir l'évaluer, de n'être plus capable de le ressentir vraiment. Les chiffres fixaient tout et tenaient tout en respect, ils épinglaient calmement en moi des papillons morts. Ils rendaient la vie saisissable, ils étaient les sigles de mon bonheur.

Je ne vis pas le gris de cendre du gazon sur les aires, ni les branches nues comme en hiver des arbres secs, presque brûlés, je n'entendis aucun appel au secours. Je veillais sur la sécurité et le

bonheur des miens, les ramenant au foyer dans notre confortable *familiale*, en qui j'avais toute confiance.

Les objets ne m'avaient jamais trahi. Chacun me faisait croire avec élégance, presque affection, que je méritais ses bons offices. La clim était automatiquement réglée, la ventilation était douce, les vitres teintées nous protégeaient de la lumière et des regards, la puissance du moteur était peu bruyante, je doublais les camping-cars hollandais tranquillement. Si je restais concentré sur ma route, il ne nous arriverait rien.

Nous avons hésité à partir la veille, nous craignons une circulation compliquée. C'était un dimanche *classé orange*. Mais nous n'allions pas renoncer à un jour de vacances, nous profiterions de notre bon temps jusqu'au bout. Par chance, il n'y avait pas eu un seul bouchon. J'avais refait le plein à hauteur de Clermont-Ferrand, j'avais acheté aux enfants un paquet de fraises Tagada. À leur réveil, ils en déchireraient le plastique en éclatant de rire. J'avais aimablement souri à la caissière harassée par ce long, ce si long dernier dimanche et dernier jour du mois d'août.

Tout ce qu'il avait fallu faire, je croyais l'avoir fait.

\*

Mentalement, j'aurais dû effectuer plus d'efforts pour rester vigilant. Je me parlais, je ne reconnaissais

pas tout à fait ma voix, ce n'étaient pas tout à fait mes paroles. Je me repassais le film de notre séjour en Bretagne, dans la grande villa de mes beaux-parents, face à la baie d'Audierne. Mon beau-père m'y avait conté l'oracle de la situation économique mondiale, il interprétait force données, il en ouvrait froidement les entrailles. Dans ces viscères ternes, il lisait un avenir stable et bon, il lisait le clair et ferme avenir.

*Tout tiendra !* l'entendis-je encore jubiler.

Et je me répétais cette prédiction, sans réfréner un sourire que je n'adressai qu'à moi, tendant le cou pour que le rétroviseur me le rendît. En petites vagues, de bons souvenirs clapotaient dans ma tête. J'étais de nouveau dans cette crique charmante que nous avons gagnée en bateau, que nous eûmes pour nous seuls. Les enfants s'amusaient à m'enfouir en son sable et à m'entourer de murailles. Puis je revis la destruction de leur château, le grand trou que mon corps relevé laissa, les vagues abolissant tout. L'océan s'évapora. Les Monts du Lyonnais avaient paru au loin.

*Tout tiendra, tout tiendra*, marmonnais-je à présent comme un mantra. Nous passions sous un de ces grands panneaux bleu roi, aussi verticaux que des lames de guillotine. Il indiquait des directions qui n'étaient pas la nôtre, bifurquant avant elle, STRASBOURG DIJON SAINT-ÉTIENNE, ou, MARSEILLE MILAN, la dépassant. *Tout tiendra, tout tiendra*, allai-je jusqu'à comiquement chanter.

Filant sur une portion d'autoroute parfaitement droite, je jetai un œil distrait aux différents symboles allumés sur le tableau de bord. Tous confirmaient le pilotage quasi automatique de mon véhicule.

\*

Le soleil ne faiblissait pas. Je savourais un mélange de sérénité et de confiance, dont l'habitacle était plein, et que j'aurais pu essayer de nommer. Depuis la fin de l'adolescence, et jusqu'à ce soir-là, je ne m'étais pas beaucoup attardé sur mes sentiments, je n'avais que rarement ressenti le besoin de leur donner un nom. Je me sentais proche de ces gens qui appellent leur chien *Le chien* ou leur chat *Le chat*, et à qui très souvent on reproche cette négligence. De mes émotions je ne faisais pas *une affaire personnelle*. Je n'étais pas une pierre, je n'aspirais pas à devenir de marbre, des sentiments m'habitaient bel et bien. C'étaient ceux d'un homme normal, dans une vie normale. J'étais triste ou heureux comme tous les gens de ma catégorie pouvaient l'être, ni plus ni moins.

Il n'y avait rien à en dire, rien à dire du tout.

La route était toujours droite et sèche, la voiture semblait voler magiquement à un centimètre de sa surface. Je me redressai sur mon siège. Je humai l'odeur de neuf autour. Le mot *assurance* émergea. Il aurait parfaitement convenu pour me caractériser.

À 20 ans, j'aurais eu bien des raisons personnelles de protester contre l'ordre des choses. À présent, je

n'en voyais plus de très sérieuses, je n'en voyais plus aucune de valable. Globalement, les lois invisibles qui régissaient le cosmos, les lois tortueuses que l'humanité s'imposait, tout ça m'allait très bien. Mes besoins étaient comblés et mes désirs, modestes, satisfaits.

Pour ne pas m'endormir, je doublai une Kangoo verte qui se traînait trop sur la voie centrale. *Voici ma vie* – une avancée rapide, contournant en toute sécurité, dans le respect des règles, le moindre obstacle. Je n'avais qu'à continuer à bonne allure ma trajectoire, je n'avais qu'à suivre les indications.



Après dix heures de route, nous arrivions enfin aux abords de Lyon. Je connaissais parfaitement notre fin de parcours. Je laissai néanmoins le GPS me guider encore, j'augmentai légèrement le volume de la radio, la fatigue commençait à se faire sentir davantage. J'avais de désagréables picotements dans la nuque, de violentes envies de bâiller. Ma fille et mon fils, écouteurs sur les oreilles, regardaient chacun leur film sur leur tablette. Blanche, la tête penchée vers sa vitre, gardait en son reflet les yeux fermés.

Le dernier péage franchi, nous entrâmes dans le tunnel, le profond et long tunnel qui passe sous les fleuves. Nous arriverions bientôt rue Saint-Jacques, nous étions presque arrivés – plus que 7 minutes, indiquait la machine. Je n'en comprenais plus l'itinéraire. Les lumières orange, le grésillement de la radio qui ne capte plus, je me les rappelle. Je pensais peut-être à quelque chose de précis en cet instant, quelque chose du proche et calme avenir :

aux valises à défaire, à la rentrée des enfants – ou à un nouveau voyage. Je ne m'en souviens plus.

Je ne vis pas l'écran émettre de flash ni devenir noir, je ne vis pas le tunnel s'éteindre ni s'écrouler, nous n'avons pas plongé dans je ne sais quel gouffre. Je ne me souviens de rien sinon du bleu – de cette moitié de disque bleu, de l'air libre qui nous appelle, de ce morceau de ciel comme une île en vue. De ce bleu là-bas au loin, tout au bout, ce bleu tendre du soir, vers quoi nous allions et de quoi, sans cesse, sans cesse, nous nous rapprochions.

C'est en sortant du tunnel que j'entendis la présentatrice interrompre le programme pour m'annoncer à voix basse la mort de Jean-Jacques Goldman.

La nouvelle tomba en moi, avec ce son mou du galet jeté dans la mare. Dans le silence de la vase, une fois leur obscure retraite atteinte, y remuent des bêtes étranges.

J'éclatai en sanglots, mais doucement, le plus doucement possible, pour ne déranger personne, pour ne pas dévier de ma trajectoire. Je coupai la radio et mon portable.

Le trafic s'était soudain densifié. Tous les phares et tous les lampadaires s'étaient allumés. La nuit et la ville nous avaient avalés.

\*

Rue Saint-Jacques on décongela tout de suite une quiche *Tradition*. Une odeur de gras sortit du micro-ondes, on mangea très vite. Je mâchai ma

part tiède en y cherchant une consolation. Nous étions arrivés, nous avions encore réussi. Les vacances étaient finies, mais nous étions de retour chez nous, sains et saufs. Personne n'avait forcé la porte de notre appartement, un rapide tour de nos 184 m<sup>2</sup> me donna l'impression que tout était intact, que rien n'avait changé.

Dans un cauchemar qui m'avait autrefois obsédé, je nous voyais rentrer de vacances pour découvrir au sous-sol qu'on avait défoncé la porte de notre garage. Aucun de nos vélos n'y avait été dérobé, on s'était contenté de casser ce grand et vertical rectangle blanc et lisse, on l'avait défoncé, tordu et sali, pour le seul plaisir de nous nuire. Qui avait fait ça, quel était son visage, qu'est-ce que c'était, avait-ce un visage – mon rêve ne le révélait pas.

J'avais, depuis, investi dans un système de sécurité. Ce mauvais songe s'était fait de plus en plus rare. Mais contre les cauchemars on ne vend pas de système de sécurité infallible.

Ce ne fut qu'une fois Félix et Laetitia couchés, les valises défaites, que je dis à Blanche que Jean-Jacques Goldman était mort, et que *ça me faisait bizarre*. Sa disparition marquait la fin d'une histoire – une histoire liée à mon enfance, à mon milieu d'origine, village et famille, à tous *les miens*.

Je ressentais autre chose que de la tristesse, quelque chose de plus fort, comme on dit d'un alcool.

Elle ne me demanda pas de quoi il était mort, d'ailleurs je n'en savais rien, qu'est-ce que ça

changerait. Elle fit juste *C'est vrai*, à moitié comme une question, à moitié comme si elle le savait déjà, comme si elle l'avait toujours su. Elle n'était pas douée pour la consolation, mais qui l'est. Elle posa négligemment une paume sur ma joue, par automatisme, ou par condescendance. Sa paume était douce, ma joue rêche, elle retira très rapidement sa main.

Je haïssais tous ses gestes. Je ne disais rien.

Je m'isolai dans ma pièce – moitié bureau, moitié débarras, je ne lui avais pas assigné de fonction exacte. J'y regardai mon vieux poster. On l'y voyait avec encore beaucoup de cheveux, il jouait sur une guitare électrique bleu et blanc, son profil laissait voir son nez juif, une immense fumée rouge montait derrière lui. J'avais tellement aimé ses chansons, autrefois.

Les autres écoutaient les hits internationaux, mélopées anglaises et rap d'outre-Atlantique : paroles que je ne comprenais pas, rythmes qui ne me correspondaient pas, mélodies qui n'étaient pas les miennes. Les chansons de Goldman, je les avais si souvent passées et repassées dans ma chambre et dans ma tête. J'avais tant aimé quand la radio en diffusait une, les matins ou soirs dans le car du collège, les samedis après-midi à l'Intermarché de Bournay, et aux mariages de mes grands cousins, et à quelques enterrements. J'en savais sûrement encore tous les textes et tous les airs par cœur. Il y avait pourtant longtemps que je ne les chantais plus.

Je ne décrochai pas le poster, ce ne fut pas à ce moment-là que je le déchirai. Je pleurai encore.

Un air funèbre m'avait envahi. Je reconnus le début du requiem anglican de sir Andrew Gardiner, un contemporain de Purcell dont, pour parfaire mon éducation musicale, mon beau-père m'avait offert un disque. *C'est épatant*, m'avait-il vanté. Le terme m'avait paru quelque peu déplacé pour qualifier une œuvre funèbre, mais comment dire la puissance de cette médecine sacrée. *I am the Resurrection and the life*, chantonnai-je aux quatre murs et au plat visage de mon ancien héros, sans y croire. Je me laissai apaiser par la tristesse domptée de cette musique-là. Malgré moi, elle m'accompagnerait dans les jours à venir.

J'essayai mes joues. Je me concentrai sur demain. Une nouvelle année commencerait.

Blanche allait retrouver ses collègues avocats, et ses clients innocents ou menteurs, et les greffiers, et les juges, et le président du tribunal, et je ne savais qui. Les enfants reprendraient *le chemin de l'école* et reverraient leurs amis. Moi, j'allais retrouver le labo, mes listes de tâches quotidiennes à distribuer, grilles à remplir, dosages et résultats à contrôler, fidèlement. Nous reprendrions tous les quatre notre rythme, nos horaires, nos activités, loin du temps sans stries des vacances.

Nous les regretterions un peu, ces jours libres – mais pas trop, pas longtemps. Le cours normal des choses emporterait dans ses flots tranquilles tout le sable de notre mélancolie.



Dans notre chambre, Blanche avait déjà éteint. Elle était parfaitement immobile. Allongé tout près d'elle, je ne l'entendais pas respirer, j'eus peur qu'elle ne fût morte aussi. Je murmurai *Bonne nuit chérie*, espérant qu'elle me répondît, qu'elle me rassurât. Sans doute était-elle plongée dans la phase profonde du premier sommeil. Je fermai les yeux pour la rejoindre où l'on ne rejoint jamais personne, là où se mène la vie involontaire.

La plupart du temps je dormais du parfait sommeil du juste. Et voici que, très vite, je me réveillai en sursaut.

\*

J'errai dans le couloir, hésitai entre le salon et la cuisine, entrouvris avec délicatesse la porte des chambres de Laetitia et de Félix. Je ne voulus pas contempler leur visage, leur visage dormant m'avait toujours fait peur. Je détournai le regard au bel or de la chevelure de ma fille qui débordait

son oreiller, je ne vis que la main, la timide main de Félix – puis je regardai nos meubles, toutes les choses, toute la sécurité des choses qui se taisaient dans la nuit.

Je me laissai tomber sur le grand canapé d'angle du salon, j'allumai plusieurs lampes, une à une, pour simuler le début d'un *show*. Les bibelots n'avaient pas bougé, le vernis de tout brillait. Sur une étagère, dans l'émail d'un vase en raku, je vis une forme de boule qui devait être mon visage déformé, ma trouble gueule.

J'admirai longuement les angles parfaitement orthogonaux et l'apparence gris et noir de ces bijoux technologiques qui font toute la beauté de la vie moderne, qui justifient par leur usage comme par leur simple présence la peine qu'on se donne pour les acquérir. Je les chérissais comme de loyaux, de sûrs et fidèles consolateurs. Par le seul commandement de mon désir, grâce à l'efficacité de leurs entrailles électroniques, Jean-Jacques Goldman ne serait pas si mort que ça.

Je caressai la table basse devant moi. Un peu de poussière se colla sur mes phalanges, la poussière qui continue à se déposer partout, tout le temps, même quand l'appartement reste fermé dix jours, même quand nous ne sommes pas là pour la créer en abandonnant toujours d'infimes pellicules de peaux mortes. Plus que de notre propre usure, je la voyais naître de chaque chose, et de l'air, et du temps lui-même – chair de sa chair, émietlée.

Heureusement pour nous, Nadia nous débarrasserait de ces particules bourrées d'acariens. Elle reviendrait jeudi faire le ménage, elle reviendrait chaque jeudi, tous les jeudis, toute l'année, elle n'avait aucune raison de nous abandonner. Elle reviendrait année après année, jusqu'à sa retraite – à moins qu'elle ne meure prématurément. Je ne connaissais pas l'espérance de vie d'une femme de ménage.

Je repris la pile des journaux et magazines, j'aimais qu'elle dessinât – le plus grand format à la base, le plus petit au sommet, le tout bien centré – une petite pyramide aztèque.

Ainsi trouvai-je caché entre *L'Obs* et *Télérama* un prospectus annonçant l'ouverture prochaine d'une salle *StrongPark* à La Part-Dieu.

Sous le slogan *TOUJOURS PLUS FORT*, un jeune blond, en short bleu et marcel immaculé, affichait, un haltère dans chaque main, ses muscles en sueur et son sourire carnassier. Pourquoi Nadia n'avait-elle pas jeté ça tout de suite à la poubelle. Fixant avec mépris l'image de ce Musclor photoshopé, je ne pus m'empêcher de rire, d'un rire presque spectral.

*À ton âge, j'avais mieux à faire que de gonfler mes biceps –*

D'un seul poing, je roulai en boule ce rectangle de papier glacé.



Derrière une des lampes, des feuilles se découpaient, noires, en contre-jour. Je me levai pour les toucher, pour leur donner une caresse. Elles avaient des formes originales, on aurait dit des œuvres de métal ciselé. La première que j'effleurai se détacha de sa tige pour tomber droit vers le sol. Je passai ma main au-dessus des autres, toutes s'effritèrent. Elles tombèrent en petits morceaux, en tout petits morceaux de cendre noire.

Toutes les plantes étaient mortes de soif. Ce n'était pas moi qui m'occupais de leur arrosage, mais la personne qui le faisait leur avait manqué. Nous avons oublié de demander à Nadia, ou à n'importe qui, de passer les arroser, ne serait-ce qu'une fois en notre absence. C'était idiot et touchant, ce besoin vital et cette négligence humaine.

Je souris à ce nécessaire et fidèle souci que nous, êtres humains, devons à toute plante en pot. Notre nécessité avait sa réciproque, elles manqueraient à la joliesse de notre intérieur. Il faudrait vite en acheter d'autres. J'avais à me débarrasser d'autant

plus vite de ces formes rabougries et cramées, de ces tiges cadavériques.

Je cessai de sourire parce que je ne savais pas quoi faire de la terre.

\*

Dans les heures lisses de la nuit, quand pour deux ou trois heures la rue se tait parfaitement, les yeux fixés au plâtre du plafond, je vis défiler quelques futiles images de mon enfance calme. Les chansons de Goldman avaient bercé tout le premier tiers de ma vie, au soleil de sa mort ma mémoire en dégelait quelques morceaux.

J'ai revu des jardins. J'ai revu notre petit pré piqué de fruitiers à Saint-Jean-l'Herme, bordant les grands bois des Blaches. J'ai revu le carré tout en fleurs de Bournay, et le petit potager à Sainte-Julie, chez mes grands-parents paternels, maternels. Je disais bonsoir aux arbustes, aux buissons des haies, bonsoir aux fleurs et aux fruits, bonsoir chaque brin, chaque branche, bonsoir la terre et l'herbe, bonsoir bestioles.

Passé alors une petite taupe, je la suis. Elle plonge dans un trou, creuse de plus en plus profond sa galerie. Bientôt ses pattes se fatiguent, ses griffes s'usent. Elle n'arrive plus à poursuivre, elle ne sait plus creuser, elle ne peut plus, ne peut plus. Et soudain c'est moi. Je suis coincé sous la terre, dans quel boyau du temps, mes mains sont couvertes de sang, et j'étouffe –

Je me réveillai encore en sursaut. Qu'est-ce qui m'arrivait. Me semblait avoir entendu un cri sourd, assez proche, de l'autre côté des cloisons ou des vitres, dans une chambre ou sur le balcon. J'ouvris un instant la baie, je retournai voir les enfants. Tout était tranquille dehors, tout dormait dedans.

L'air extérieur m'avait fait frissonner, je rejoignis la tiédeur du lit conjugal.



Une heure avant l'aube, Blanche me réveilla. Elle secouait mes épaules, elle s'était mise à quatre pattes, elle avait enlevé sa chemise de nuit.

La première chose que je vis en ouvrant les yeux dans la pénombre fut le frémissement de ses seins.

D'abord elle ne demanda rien, je me taisais. Nous avions souvent fait l'amour en muets, sans parler ni avant, ni pendant, ni après. Dans ces moments bénis, l'évidence et l'accord de nos désirs suffisaient, commandaient tout.

Durant nos congés, nous avions fait l'amour quatre fois en quinze jours, c'était un bon chiffre, une très bonne moyenne. Qu'une veille de rentrée Blanche voulût encore baiser, à quelques heures de plaider, c'était inespéré, c'était très généreux. Plutôt que de me jeter d'instinct sur ses formes, je cherchai dans le noir, malgré mon envie, une explication rationnelle. Égoïstement, je conclus qu'elle voulait m'arracher au deuil.

Elle me tourna le dos et se mit à murmurer comme une étrange litanie, d'une voix dormante.

Était-ce mon prénom, d'autres prénoms, étaient-ce des ordres, était-elle consciente de ma présence. Savait-elle où elle était, qui nous étions.

Plus distinctement, elle dit *Viens – viens là*.

Je m'approchai d'elle, je la caressai, elle murmura autre chose. Elle reprit son charabia, tandis que j'œuvrais et qu'elle me laissait faire, tandis qu'elle se mettait à remuer, se retourner, m'enrouler de sa peau fraîche. Puis, comme une mère à son petit garçon après qu'il eut confessé une bêtise, mais avec une voix de flamme, elle dit *Ça ne fait rien*.

*Ça ne fait rien, ça ne fait rien* – répétait-elle en couvrant mon visage de baisers. Et je sentis dans mon oreille le souffle tiède de sa bouche à chaque *rien* qu'elle répétait.

L'excitation me quitta. Le mot *rien* qu'elle avait jeté dans ma tête y avait éclaté comme d'un robinet mal fermé éclatent des gouttes dans l'évier vide. Il éclatait, il éclatait, il ne me lâchait plus. Je dus me défaire de Blanche, je m'en défis aussi délicatement que possible.

Moi sans vigueur, elle continuait sur le dos à se tordre dans le drap, comme un chat s'étire au soleil, comme agonise la souris empoisonnée. Je touchai son front, il était humide – et brûlant d'une fièvre froide.

Je la secouai par les épaules, d'abord avec douceur. Je répétais son nom à voix basse, tel un mot secret connu de moi seul, le seul capable de défaire un mauvais sortilège. Je dus la secouer plus fort, je

la redressai, ses yeux entrouverts se refermèrent, sa tête retomba sur sa poitrine, elle poussa un soupir – je crus qu'elle s'en allait. Je crus qu'elle était en train de nous quitter. Tout en répétant fermement son nom, j'en vins à tapoter ses joues, je frappai plus fort, je lui donnai une gifle.

Alors, elle releva la tête et, dans un éclair obscur, me la rendit. Son visage était couvert de ses cheveux défaits. À travers les grosses couleuvres noires de ses mèches luisaient ses yeux soudain grand ouverts.

Elle me donna de violents coups sur le crâne, sur les épaules, dans les côtes, en agitant les mains, sans viser, comme se battent les ivrognes. Elle ne répondait plus seulement à ma gifle, elle passait sur moi sa frustration, son rêve trop vite éteint, elle se vengeait de tout. Quand elle cessa enfin, elle dit :

*Qu'est-ce qui t'a pris ?*

Je la regardai, ahuri. J'étais prêt à lui expliquer que c'était elle qui avait d'abord voulu – mais voulu quoi, je ne sus quel verbe employer. Je craignais qu'un mot de lui-même n'arrive – qu'un mauvais mot ne s'immisce et nous sépare. Nos phrases nous précipiteraient dans un impossible dialogue, chaque réplique nous éloignerait de plus en plus, tout ça irait trop loin.

*Excuse-moi, dis-je.*

Puis je sortis du lit, alors que, glissant sous le drap, elle rallongeait son corps nu.

\*

Je restai quelques secondes debout à côté de notre couche, pétrifié. Je me sentais stupide, comme si, redevenu puceau, j'avais encore raté ma première fois. Dans une boucle étrange du temps, le garçon trop doux, délicat, presque bégueule que je fus venait de ressusciter. Lui avait de nouveau échappé une occasion sacrée, un moment de pure vérité.

J'avais craint, en imbécile, des reproches, des remords, un procès. J'aurais aimé des règles plus claires – qu'un contrat eût tout régi, qu'un article de loi précisât dans ses moindres détails *le bon comportement*.

J'attendais, inquiet, que Blanche proposât un tour de rattrapage. Mais j'imaginai maintenant qu'elle pourrait se redresser pour ouvrir la porte d'un petit placard caché où dormiraient de secrets jouets. Je l'imaginai réclamant que j'essayasse enfin sur elle ces accessoires étranges, je l'imaginai exigeant qu'enfin je prisse en charge ses plus sombres désirs, pour la conduire à quelque joie interdite, au seuil de je ne sais quel enfer, ou carrément aux rives de la mort.

Dormante ou non, elle resta parfaitement immobile et silencieuse.

Je tremblais à l'idée qu'elle me demandât juste de m'allonger près d'elle, ou que sa voix ensommeillée ne me redît que *Viens*. Afin de ne pas jouer une fois de plus celui qui n'entendait pas, je fis un immense effort et m'extirpai de ma torpeur pour faire un pas, puis un autre, et un autre encore.

Ainsi me retrouvai-je dans la cuisine, à préparer avec plus d'une heure d'avance le petit-déjeuner familial.